

Corps à âme

La gloire de Cassiodore, de Monique LaRue, Boréal, 296 p.

Le coeur est un muscle involontaire, de Monique Proulx,
Boréal, 398 p.

Lucie Joubert

Imaginaires du numérique

Number 188, January–February 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18102ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Joubert, L. (2003). Corps à âme / *La gloire de Cassiodore*, de Monique LaRue, Boréal, 296 p. / *Le coeur est un muscle involontaire*, de Monique Proulx, Boréal, 398 p. *Spirale*, (188), 44–45.

CORPS À ÂME

LA GLOIRE DE CASSIODORE de Monique LaRue

Boréal, 296 p.

LE CŒUR EST UN MUSCLE INVOLONTAIRE de Monique Proulx

Boréal, 398 p.

DANS cette période faste de nouvelles parutions, deux romans se distinguent par leur façon d'aborder le littéraire et de lui rendre hommage. Les voix connues et reconnues de Monique Proulx et LaRue, deux piliers de notre littérature contemporaine, offrent des œuvres qui jouent avec les niveaux de sens, chacune dans un registre différent toutefois, propre à assurer les styles distincts et efficaces qui ont fait leur renommée.

L'éternelle photo

Monique Proulx, avec son dernier roman, raconte l'improbable rencontre d'une jeune fille un peu paumée avec un écrivain mystérieux dont le monde s'arrache les livres mais qui s'obstine à garder l'anonymat. Surgit évidemment dans l'esprit du lecteur cette vieille photo de Ducharme que l'on nous ressert à intervalle régulier. Point de départ d'une relation qui marquera les deux protagonistes, ce nœud romanesque s'annonce décevant et sans surprise parce que trop calqué sur un modèle bien connu : est-ce vraiment Lui qui écrit? N'est-ce pas plutôt cette femme dans sa vie? Que penser du revirement final? On reconnaît là l'aspect le moins intéressant de l'écriture de Proulx, soit cette tendance à la récupération, perceptible dans sa façon de rassembler autour d'un thème central, en général assez branché comme la ville de Montréal dans *Les Aurores montréalaises*, toutes les facettes du thème en question, toutes les idées possibles (les reçues comme les nouvelles) et de les amalgamer en intrigue. Ici, Ducharme, ou plutôt le mystère qui l'entoure, tellement convenu qu'il en est devenu parodique — ce qu'on s'en fiche! — sert de mince prétexte à l'œuvre.

Heureusement, les liens à établir avec notre homme invisible national s'estompent bien vite au profit d'une magnifique évocation du plaisir de la lecture, plaisir que découvre la jeune héroïne, jusqu'alors réfractaire à ce type d'effort intellectuel : « Je lis, je lis. Lire après tout est facile, il suffit de se cramponner au fond et de retenir son souffle. Qu'est-ce que c'est que ces fous? Nous. Qui parle, au juste, parmi ces sept bouches édentées? Car leurs bouches sont édentées, c'est évident, ce sont des vieillards, de très vieux vieillards, l'espèce la plus proche du non-être. Personne ne veut de ce genre de héros, de ce genre d'histoire qui ne peut

que vous torturer au passage, vous infuser des douleurs dont vous ne soupçonniez pas l'existence. Je ferme le livre. J'entends à mes côtés le silence trompeur qui précède les plaintes, et presque aussitôt arrivent les plaintes enveloppées dans leur puan-teur de décomposition, non, plutôt replonger au fond du souterrain. Je lis, je lis. Nous commence à me ligoter les pieds et les mains, à me perforer la tête, à me sucer la cervelle. »

Des pages magistrales sur l'humble geste de la lecture, qui sont d'une force à faire regretter l'anecdote ambiante qu'il faut bien suivre pour découvrir enfin si, oui ou non, la jeune fille va coucher avec l'écrivain et si sa blonde (ou celle qui a l'air d'être sa blonde) le trompe avec un inconnu de New York. L'essentiel de ce roman est dans cette jeune fille avide, qui meurt ainsi périodiquement au monde réel pour s'engouffrer dans une fiction qui comblera sa soif d'absolu; dans les répliques acérées de la nouvelle lectrice à « l'écrivain », qui opposent à l'expérience l'entêtement salvateur un rien cynique, déjà, d'une conscience qui s'éveille. Analphabète du cœur, elle apprendra à lire et à dire ce qu'elle a lu; elle fera, grâce à l'œuvre de l'autre, l'apprentissage d'elle-même.

L'ABC de soi

Elle en a fort besoin d'ailleurs; comme une fleur se tourne vers le soleil pour grandir, la narratrice cherche vainement des réponses affectives auprès des hommes qui l'entourent. Le texte littéraire, finalement, lui servira de miroir, supplantant dans ses priorités l'écran de l'ordinateur dans lequel elle se mirait jusqu'alors et qui lui sert de lien avec le « patron » dont elle est amoureuse. Juste à temps : l'échange électronique du tout début du roman agit comme une mise à mort annoncée de la parole : « Non content de m'avoir laissé cinq messages de plus en plus péremptaires, il m'attend, en ligne depuis des jours, et m'assène ses frappes indignées aussitôt que je me manifeste : /WTFAY!!!? (Where the fuck are you?)/Je réponds : DID (Dad is dead.)/Sonné, il laisse se perdre dix secondes, dix immenses secondes à jamais improductives./- (dit-il enfin. (Je suis peiné vraiment.))/- dis-je. (Ça va.)/G? demande-t-il. (Quand veux-tu qu'on se rencontre chez le Grec?)/G! je réponds. (Tout de suite, si tu veux.) »

Lutte contre le temps qui est plus que jamais de l'argent, asservissement à la productivité,

disponibilité du corps et de l'âme au sacrosaint rendement, assassinat des mots, si c'est nécessaire, (la narratrice doit « traduire » l'échange pour le lecteur) afin d'arriver plus vite au fait. La naissance de la narratrice à l'esthétique viendra tout déranger cet ordre létal. La jeune fille, comme malgré elle, y mettra les secondes, les minutes, les heures qu'il faut. Témoin la séquence, magnifique, du tête-à-tête avec Rembrandt : pendant qu'elle cherche à se laisser émouvoir par la toile (« Combien de temps Mélodie a-t-elle dit qu'il fallait persister devant cette toile pour en recevoir quelque chose? Il me semble y être depuis des siècles, et je ne ressens rien, rien, rien »), Zéno lui raconte la tentative de suicide de sa mère. Face au Rembrandt qui ne la sollicite pas, elle devient subitement attentive au désarroi de l'autre : « Au milieu de notre désolation muette, je sens descendre sur moi un apaisement étrange, comme une baissée de bouclier, une brèche dans la lutte à tout prix. Et dans cette brèche béante, sans crier gare, le tableau s'ouvre devant moi. Tout le temps sans doute était-il ouvert alors que je ne l'étais pas, mais peu importe, cet homme assis en face de nous dit enfin ce qu'il avait à dire, (...) l'absolu désarroi de vivre et de bientôt cesser de vivre sans avoir surmonté le désarroi. (...) Maintenant qu'il nous a accrochés, il ne nous laisse plus partir, cet ancien vivant qui nous regarde, et c'est bien le moins que nous puissions faire, accepter de recevoir la parcelle authentique de douleur qu'il nous transmet, brûlante d'avoir traversé tant de temps et d'espace ».

À une époque où tout le monde se désole de la désaffection des jeunes pour la lecture, de leur agglutination aux ordinateurs et aux prêt-à-lire-sans-réfléchir, *Le cœur est un muscle involontaire* apparaît comme un plaidoyer pour une évasion nécessaire, à la portée de tous, une évasion qui requiert cependant un investissement de la sensibilité dans la mesure où l'on n'en sort pas totalement indemne.

Satire et vérité

Cette nostalgie du contact presque charnel avec le texte se lit aussi dans le dernier roman de Monique LaRue, une satire particulièrement réussie du monde des cégeps, plus spécifiquement d'un département de littérature. Si le sujet n'est pas neuf — David Lodge et Alison Lurie, pour

n'en nommer que deux, ont fait leur pain et leur beurre avec des intrigues inspirées de leur vie académique —, il a le mérite, bien servi par le style assuré de l'auteure, de ne pas sombrer dans le manichéisme inhérent à une forme plus traditionnelle de ce genre littéraire. En effet, la satire étant une leçon, comme le dit Nabokov, les bons et les méchants se doivent d'être bien départagés, pour qu'on saisisse d'emblée où l'auteur veut en venir. Ici, point de ces repères. Tout est en zone grise : les nombreux personnages, avec Garneau comme pivot central, peuvent être tour à tour tyranniques et vulnérables, ils ont leur moment de gloire et leurs cadavres dans le placard, on les admire, ils nous énervent; bref, ils sont d'une humanité désarmante. Le lecteur, laissé à lui-même devant le tableau social qu'on lui offre, n'a pas envie de juger les antagonistes, comme il le devrait, ni de tirer les leçons qui s'imposent. Il accepte au contraire de porter lui aussi le fardeau des condamnations, de se reconnaître dans cette esquisse pourtant peu flatteuse finalement.

Car tout y passe : la jalousie sourde des professeurs du collégial à l'endroit des universitaires, les mesquineries et les rivalités entre collègues, les chassés-croisés amoureux, les rapports difficiles avec les étudiants. Toutefois, le roman ne se limite pas à planter le décor anecdotique de ces lieux d'enseignement; il met à l'avant-plan tous les courants idéologiques qui traversent notre société actuelle, revus et corrigés par la plume décapante de LaRue, bien entendu. Le féminisme et ses suites, en ce sens, donne lieu à des fragments particulièrement savoureux, signés par l'une des figures de proue de l'écriture québécoise au féminin. Ainsi, sur les

acquis et les paradoxes du mouvement des femmes : « *Quand on voit des locutrices employer le mot fumeuse au lieu de fumeuse, joueuse au lieu de joueuse, professionnelle au lieu de professionnel, on s'étonne, disait la linguiste. Une locutrice écrit leurre fleur au lieu de leur fleur et refuse de croire que c'est une faute de grammaire. La notion de faute de grammaire est sérieusement mise en doute par la plupart des locuteurs. Quand le mot directrice lutte avec directrice, est-ce que nous construisons la tour du langage ou est-ce que nous faisons avancer la cause des femmes? Je ne trahis pas les femmes parce que je n'accepte pas automatiquement toutes leurs idées. Je ne trahis pas les femmes parce que je pense.* »

Cet extrait illustre avec quel brio le roman joue sur différents niveaux d'ironie : d'où parle et d'où pense le personnage? Devons-nous, lecteurs, lui donner notre aval, s'inscrire en faux? La salutaire instabilité distillée par le roman oblige à une constante vigilance. L'équivoque devient alors un moyen de faire le bilan des contradictions d'un certain monde actuel, incapable d'une part d'assumer le deuil des illusions perdues et empêtré d'autres parts dans de nouvelles modes qui l'asservissent et le dénaturent.

Les valeurs surannées

Étrange comme cette satire, aussi mordante soit-elle, dégage cependant un optimisme certain. Cette sensation incongrue dans le contexte vient principalement de l'amour inconditionnel de LaRue pour la langue, les mots et la nécessité du texte, et cet amour passe par Garneau, homme de lettres, avant la lettre, un peu dépassé et qui croit encore au littéraire; à une collègue plus

jeune, aux méthodes différentes, il montre « *des photos du lectothon, des gros plans de lecteurs et de lectrices la tête penchée sur un livre, les yeux baissés, lisant en silence. C'est la lectrice de Renoir, le lecteur de Chardin! Ah! Je suis content! À partir de sept heures les gens sont arrivés, un à un ou en petits groupes en chuchotant comme les chrétiens dans les catacombes. À huit heures, on ne trouvait plus de place dans le grand auditorium. C'était spirituel, c'était mystique. Le téléjournal en a parlé. Trois cinéastes amateurs ont intégralement filmé la soirée. La bande sonore est une vraie musique du silence* ». Projet utopique, la volonté de « *donner sa visibilité à l'acte de lecture* » se réalise pourtant, transformant un plaisir solitaire en manifestation publique.

Bien sûr, le risque d'un tel genre littéraire est de susciter l'envie chez le lecteur de trouver les « clés » du roman, de mettre des noms sur les personnages, au détriment de la réflexion sociale qui s'ébauche. Qui se cache derrière Pétula Cabana, une professeure hyper-active de création, qui passe son temps en voyage de promotion pour ses livres? Suivez mon regard... Sans ajouter à l'intérêt du livre, loin de là, ce besoin de faire correspondre encore plus étroitement le réel à la fiction cristallise tout de même la portée métaphorique du roman en lui conférant un haut indice de vraisemblance, ingrédient généralement apprécié dans la satire contemporaine.

Bref, par des voies différentes, ces deux romans constituent deux hommages à la lecture : geste humble s'il en est, révolu selon certains, le contact avec le livre, véritable corps à âme, retrouve ses lettres de noblesse.

LUCIE JOUBERT



Jocelyn Robert et Émile Morin, *La Salle des nœuds 3*, 2001, installation audio, vidéo, informatique; vue d'installation, Walter Phillips Gallery. Ph. : JR